

« ET PUISQUE LES ANGES NOUS MANQUENT... »

DEUX LETTRES D'ALEXIS DE TOCQUEVILLE
À EUGÈNE STOFFELS.

*L'*ACTION conduite par Tocqueville dans sa circonscription, entre 1839 et 1852, comme député puis comme conseiller général, laisse d'abord le sentiment d'une déception, d'un inachèvement. Elle semble très en deçà des ambitions qu'il a toujours avouées pour la vie politique locale, dans laquelle il voyait l'un des contrepoids nécessaires à la centralisation des régimes démocratiques. Qu'a-t-on rêvé, que Tocqueville n'avait pas le moyen d'accomplir ?

À lire la correspondance échangée avec son principal agent à Valognes, avec ses électeurs de la Manche, comme lui propriétaires fonciers et acquittant le cens¹, on s'étonne en effet qu'il ait tant donné à l'entretien de sa base électorale, sous la forme de ce qu'il nomme lui-même « le commerce des places », au détriment de l'action politique proprement dite. On le voit travailler sans cesse à l'obtention de postes dans l'administration, qui n'avait pas encore généralisé la pratique des concours, ou de promotions au sein de l'armée, pour le compte d'un proche ou d'un parent de ceux qui l'avaient porté à l'Assemblée et formaient le « pays légal » défini par Guizot. Tocqueville a mobilisé à cette fin ses relations dans les minis-

¹ Alexis de Tocqueville, *Correspondance et Écrits Locaux*, Gallimard, 1995 (« CEL »).

tères à forte population de fonctionnaires, Finances, Justice, avec une efficacité qui fait douter de son indécision prétendue dans la conduite des affaires.

Il a stigmatisé chez d'autres ce moyen de s'attacher des voix. Il a lui-même regretté que les candidats ou députés en place, devenus sollicitateurs de profession, fassent davantage appel « à l'intérêt individuel et à l'ambition personnelle des électeurs au lieu de s'adresser à leurs opinions et à leur conscience »². Le cynisme du procédé lui a sans doute été étranger ; non l'intention. Ses détracteurs à l'Assemblée, sous la Monarchie de Juillet, n'ont pas manqué de le lui rappeler.

L'action politique locale de Tocqueville ne se limite pourtant pas à cette seule dimension. Elle a revêtu, en particulier au sein du conseil général, des aspects plus désintéressés, et d'une portée qui excédait son mandat. Les commissions qu'il y a présidées, ou dont il était le rapporteur, ont statué sur le sort des enfants trouvés, sur la revalorisation des biens communaux, sur le chemin de fer de Paris à Cherbourg, à une époque où la construction de nouvelles lignes signifiait pour la province non encore reliée à la capitale la perte probable de son premier marché. Sur ces différents points, son engagement, son intérêt n'ont pas varié, reflétant son adhésion à l'institution même du conseil général, « germe fécond »³ de la vie politique nationale. La droiture de Tocqueville, la haute conception qu'il avait de l'intérêt général et des libertés publiques, sont par ailleurs attestées, notamment dans les mois qui ont précédé et suivi le coup d'état du 2 décembre 1851. Comment réconcilier chez lui une vision élevée de sa mission de député et ce clientélisme affairé, qu'on dirait d'un autre âge ?

² Lettre à Y. de Semaisons du 10 novembre 1841, in *CEL*, p.191.

³ Lettre à A. de la Rive du 13 octobre 1856, in *Correspondance Étrangère d'A. de Tocqueville*, Gallimard, 1986 (« CE »).

D'un autre âge, sans doute, ou d'un âge de transition, auquel le régime du suffrage universel a mis fin après 1848. Les mandats de Tocqueville obéissent à une ambiguïté qu'il est difficile de démêler dès lors qu'on les fige dans le vocabulaire d'aujourd'hui.

*De Tocqueville, commune du val de Saire, dans la Manche, au jeune auteur de **De la Démocratie en Amérique**, entré en 1836 par la volonté de son père en la possession des terres et du château de Tocqueville, s'est maintenu le lien d'appartenance et d'illustration propre à l'âge aristocratique, sinon féodal. Dans ses premières campagnes, Tocqueville a joué de cette tradition, ainsi que des résonances légitimistes attachées à son nom, pour atténuer l'image républicaine que suscitait le titre de son premier ouvrage. La députation revêt dans son cas quelque chose d'une obligation ancienne, la protection des hommes à lui confiés, et se situe à mi-chemin entre la politique entendue comme une profession, et la politique entendue comme un devoir.*

Une profession. Non que Tocqueville, son patrimoine aidant, ait souhaité en vivre. Il ne s'est pas davantage identifié au régime des partis, dans lequel il voyait, pour la conscience de chaque député, une menace de confiscation. Mais, dans l'âge qui succède à la Révolution, la députation illustre l'organisation durable de la représentation nationale. Elle instaure le règne de la majorité. Elle souligne l'avènement graduel de l'ordre démocratique, limité sous la Monarchie de Juillet par l'effet du suffrage censitaire et de la nomination des maires mais inscrit dans les faits et désormais inéluctable. Tocqueville, assumant le rôle du notable, organise à son tour le scrutin majoritaire qui le porte à l'Assemblée : agents, associations, utilisation de la presse locale pour faire connaître ce qu'il est, et quelles sont ses idées, réseaux de grands électeurs qui voient dans son pouvoir indirect de nomination aux emplois publics la justification partielle de la confiance qu'ils lui accordent.

Un devoir. La démocratie repose chez Tocqueville sur le dogme de l'égalité des conditions. L'exemple américain lui a cependant montré que la revendication de l'égalité première se traduit par l'indépendance grandissante des individus les uns par rapport aux autres, l'État devenant l'instance tierce à laquelle les hommes délèguent le soin de régler leurs relations mutuelles, fussent-elles de voisinage immédiat. Ainsi élevée par eux au rang de tuteur et d'arbitre, la puissance publique les engage en retour à poursuivre leurs fins particulières et, partant, à figer leur vocation dans le souci du bien-être matériel. La démocratie appréhendée dans ses dernières conséquences est dissociative ; établissant la communauté en droit, par le jeu des principes que celle-ci se donne à elle-même, elle a pour effet pratique d'isoler, de séparer les hommes dans la recherche du bonheur. Les séparant, elle réduit leur intérêt pour l'humanité qui les constitue. Elle suscite l'absence de tous à tous. C'est pourquoi Tocqueville aura vu dans la vie politique, dans la mise à disposition d'autrui de l'influence et des pouvoirs qu'il doit à sa position propre, un effort consenti contre le devenir inhumain de la démocratie. Accédant à la députation, renonçant à son intérêt particulier au profit de ses commettants, il fait abandon de sa prérogative privée pour rapprocher les hommes et susciter chez eux la vision du bien commun.

Il n'y a pas chez Tocqueville de nostalgie de l'Ancien Régime, de la protection que la classe éclairée y devait à celle qui ne l'était pas. Mais, proche en cela de l'âge pré-démocratique, sa vision de la politique est aussi une vision sociale : là où le nouvel ordre est appelé à défaire les liens, tenant pour acquis le règne de la majorité, et donc de l'État, qui est potentiellement celui de tous, Tocqueville rassemble, lie, instaure des relations qui sont moins celles de ses futurs obligés que la communauté en acte, dans laquelle les classes tendent à s'effacer, mais non le souci de « la fabrique

humaine »⁴. Ses mandats sont ceux d'un homme vivant, ici et maintenant, acteur de l'histoire s'opposant à l'ordre démocratique entendu comme fauteur d'oubli.

Que l'action politique soit au service des hommes, que, s'élevant contre l'indifférence des opinions, elle prenne la forme d'une obligation contractée envers tous, Tocqueville l'a rappelé en deux circonstances à son ami d'enfance Eugène Stoffels, trop prompt à voir dans la vie politique et dans la fréquentation des hommes qu'elle entraîne un abaissement condamnable de l'exigence morale. Rappel détourné, inégalement explicite. Les lettres qu'il lui adresse, en 1833 puis en 1843, sont des lettres d'humeur, vives, peu argumentées et qui, pour atteindre plus vite à leur conclusion, empruntent parfois aux lieux communs⁵. Désignant le compromis humain, ou social, que doit accepter l'âge à venir, elles reflètent cependant la pensée la plus aboutie, et la plus actuelle, de l'auteur de *De la Démocratie en Amérique*.

Ph. B.

⁴ Lettre à E. Everett du 15 février 1850, in *CE*, p. 134.

⁵ Elles sont données ici d'après la version incomplète qu'en a proposée Gustave de Beaumont dans son édition des *Œuvres et Correspondance Inédites* d'Alexis de Tocqueville, qui date de 1861.

Paris, 12 janvier 1833.

Je commençais, mon cher ami, à me sentir sérieusement fâché contre toi lorsque j'ai reçu ta lettre. (...) Tu me parles de ce que tu appelles ton athéisme politique, et tu me demandes si je le partage. Ici il faut s'entendre. Es-tu dégoûté des partis seulement, ou aussi des idées qu'ils exploitent ? Dans le premier cas, tu sais que telle a toujours été à peu près ma manière de voir. Mais dans le second, je ne suis plus en rien ton homme. Il y a actuellement une tendance évidente à prendre en indifférence toutes les idées qui peuvent agiter la société, qu'elles soient justes ou fausses, nobles ou basses. Chacun semble s'entendre pour considérer le gouvernement de son pays *sicut res inter alios acta*. Chacun se concentre de plus en plus dans l'intérêt individuel. Il n'y a que des gens voulant le pouvoir pour eux-mêmes, et non la force et la gloire pour leur patrie, qui puissent se réjouir à la vue d'un pareil symptôme. Il faut savoir bien peu lire dans l'avenir pour compter sur la tranquillité achetée à un semblable prix. Ce n'est pas là un repos sain et viril. C'est une sorte de torpeur apoplectique qui, si elle durait longtemps, nous conduirait infailliblement à de grands malheurs. Non certes, je ne me ris pas des croyances politiques ; je ne les considère point comme des choses indifférentes en elles-mêmes, et que les hommes tournent à leur gré. Je ris amèrement en voyant l'abus monstrueux qu'on en fait chaque jour, mais comme je ris en voyant faire servir la vertu et la religion à des buts déshonnêtes, sans en respecter moins pour cela la vertu et la religion. Je lutte de tout mon pouvoir contre cette sagesse bâtarde, cette indifférence funeste dans laquelle vient se perdre de nos jours l'énergie de tant de belles âmes. Je tâche de ne pas faire

deux mondes : l'un moral, où je m'enthousiasme encore pour ce qui est beau et bon ; l'autre politique, où je me couche à plat ventre pour sentir plus à mon aise le fumier sur lequel on marche. Je tâche de ne pas imiter dans un autre genre les grands seigneurs d'autrefois, qui tenaient qu'il était honnête de tromper une femme, mais qu'on ne pouvait sans infamie manquer à sa parole envers un homme. Je cherche à ne pas diviser ce qui est indivisible.

Baugy, 3 janvier 1843.

La lettre que tu m'as écrite à Tocqueville, mon bon ami, m'a été renvoyée ici où j'habite depuis un mois, et que je quitte demain pour retourner à Paris. (...)

Toute ta lettre respire du reste une misanthropie qui me paraît fort exagérée. Je ne suis plus un enfant. J'ai vu bien des pays, pratiqué bien des hommes, été mêlé à bien des affaires, et le résultat de mon expérience est loin d'être semblable à celui que tu indiques. Tu fais l'humanité plus mauvaise qu'elle n'est. La vérité se trouve entre les rêves de ta première jeunesse et les sombres tableaux de ton âge mûr. Les hommes ne sont en général ni très-bons, ni très-mauvais : ils sont médiocres. Ils montrent de l'un et de l'autre suivant la face qu'on considère. Je n'ai jamais examiné de près les meilleurs sans avoir percé jusqu'à quelques faiblesses et même quelques vices que je ne voyais pas d'abord. J'ai toujours fini par rencontrer chez les plus mauvais certains côtés par lesquels l'honnêteté pouvait les saisir. Il y a deux hommes dans chaque homme ; Salomon l'a dit avec raison il y a trois mille ans ; et s'il est puéril de ne regarder que l'un, il est tout à fait triste et injuste de n'attacher ses regards que sur l'autre. C'est pourtant cette dernière chose que tu fais, si je ne

me trompe, mon cher ami ; et tu as tort. S'il te faut, pour te consoler d'être au monde, rencontrer des hommes dont tous les mouvements même les plus secrets ne soient conduits que par de nobles et belles passions, tu n'as que faire d'attendre davantage, et tu peux te noyer sur-le-champ. Mais s'il pouvait te suffire de rencontrer un certain nombre d'hommes dont la plupart des actions ont ce mobile, et une foule qui sont de temps en temps capables de le trouver, tu n'aurais pas lieu de faire une aussi abominable grimace au genre humain. L'homme avec ses vices, ses faiblesses, ses vertus, ce mélange confus de bien et de mal, de bas et de haut, d'honnête et de dépravé, est encore, à tout prendre, l'objet le plus digne d'examen, d'intérêt, de pitié, d'attachement et d'admiration qui se trouve sur la terre ; et puisque les anges nous manquent, nous ne saurions nous attacher à rien qui soit plus grand et plus digne de notre dévouement que nos semblables.

Alexis de TOCQUEVILLE.

DE L'HOMME ET DE L'ŒUVRE.

